

tullien, Apollinaire, Eusèbe, saint Grégoire de Nysse, Orose, saint Jérôme<sup>1</sup>, célèbrent la foi, perpétuée jusqu'en leur temps, de la légion Fulminante : les quarante martyrs de Sébaste, si célèbres dans la dernière persécution, appartenaient à cette légion ; le saint martyr Polyeucte, qui souffrit environ quatre-vingts ans après Marc Aurèle, était aussi de la ville de Mélitène et avait été lui-même soldat de la légion Fulminante.

Après ce grand événement et cette intervention du ciel, la Germanie soumise ne résiste plus. Les députés barbares affluent au camp romain, sollicitant une paix que le prince, trop bien instruit par l'expérience, soumet à de rigoureuses conditions. Les lazyges rendent cent mille prisonniers, les Marcomans treize mille, et promettent d'en rendre bien d'autres encore : ces prisonniers n'étaient pas des soldats, c'étaient des populations entières que les barbares, maîtres des provinces romaines, avaient balayées et emmenées avec eux. Marc Aurèle va pouvoir enfin, après trois ans d'absence, reparaitre pour quelques jours dans Rome où ses amis le supplient de revenir (175).

Il laissait la paix aussi assurée que, sur une telle frontière, elle pouvait l'être. Il avait soumis les barbares à une police sévère, séparant ces peuples les uns des autres, entravant leur commerce, fixant les jours et les lieux de leurs marchés, interdisant aux Quades et aux Marco-

<sup>1</sup> Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 4, 5; et *Chron.* (D'après Apollinaire, évêque d'Hiéraple, contemporain de Marc Aurèle.) Greg. Nyssen., *Orat.* II, in *XL Martyres*; Tertull., *Apolog.* 5, *Ad Scapulam* 4; Orose, VII, 15; Xiphilin (LXXI, 9, 10), qui corrige ici son modèle, Dion Cassius; Hieron., in *Euseb. Chron.*, ad annum 174; *Acta S. Polyeucti*, sp. *Metaph.*, 9 janvier. Il existe un texte, mais malheureusement pas authentique, de la lettre de Marc Aurèle.

mans d'habiter à moins de trente-huit stades (une lieue et demie) du Danube, aux lazyges d'avoir un bateau sur ce fleuve, ni d'occuper aucune de ses îles. Il commençait sur eux ce travail d'assimilation que Rome avait pratiqué dans tout l'Occident, se mêlant aux peuples vaincus et les mêlant à elle-même. Ainsi, d'un côté, se contruisaient dans le pays des Quades des châteaux forts dont les remparts devaient abriter vingt mille hommes de garnison, protéger les Romains sur la terre barbare, dégoûter au besoin les barbares de leur propre terre. D'un autre côté, des relations commerciales nouvelles, la concession de certains droits, l'exemption de certains tributs, au besoin des secours en blé, récompensaient les peuplades les plus disposées à se rapprocher de la vie romaine. Quelques-unes fournirent des soldats aux armées; huit cents cavaliers lazyges allèrent combattre dans la Grande-Bretagne. D'autres furent établies bon gré, mal gré, sur le sol romain. La Pannonie, qui venait de subir tant de ravages, la Dacie, à peine colonisée, l'Italie même, qui avait toujours besoin de se repeupler, reçurent de ces colons. Remède dangereux dont l'empire finit par abuser, et qui contribua à le perdre! Déjà, sous Marc Aurèle, la société romaine, penchant vers son déclin, avait peine à supporter cette infiltration trop abondante du sang barbare : les Germains établis près de Ravenne se révoltèrent, et il fallut renoncer à garder en Italie aucun de ces nouveaux colons.

Une autre pensée plus romaine germait dans l'esprit de Marc Aurèle. Il songeait à achever la soumission des peuples qu'il avait combattus et à faire de la Marcomannie et de la Sarmatie deux provinces de l'empire. Au lieu de la ligne du Danube, aisément franchie, au moins en hiver,



l'empire aurait eu la ligne des Carpathes, depuis l'Elbe et les montagnes de Fer (Erzgebirge) jusqu'au Dniester et aux plaines de la Moldavie. Il aurait absorbé la Hongrie et la Bohême actuelles, et eût enfermé tout ce qu'enferme aujourd'hui l'empire d'Autriche. Quand on voit la pensée d'une conquête aussi vaste dans une âme aussi modérée, on sent que la conquête était un besoin véritable pour l'empire romain; il lui fallait s'agrandir pour se défendre.

On nourrissait de tels projets et, pour le moment, l'Occident semblait pacifié; mais de bien autres rumeurs et de bien autres dangers allaient venir de l'Orient. Depuis six ans que la pensée de Marc Aurèle était toute vers le Danube, Avidius Cassius régnait sur l'Euphrate. Vainqueur des Parthes sous le nom de Verus, pacificateur récent de l'Égypte, Cassius était populaire<sup>1</sup>. Il avait gagné l'armée par sa sévérité même; il plaisait aux peuples de Syrie parmi lesquels il était né. Fils d'un rhéteur que la rhétorique avait mené à être préfet d'Égypte (la rhétorique menait à tout), il prétendait par sa mère descendre de Cassius, le meurtrier de César. Il affichait, en ce temps où un républicain sincère n'était guère possible, un langage et des traditions républicaines. Le mot d'empereur, l'idée de l'empire, lui étaient, disait-il, insupportables; il ajoutait pourtant que l'empire ne pouvait être détruit que par un empereur. C'était un de ces hommes sans fond, qui, par ambition, peuvent tout faire, même le bien: sévère et

<sup>1</sup> Sur Avidius Cassius, voy. sa *Vie*, par Vulcatius Gallicanus; Xiphilin, LXXI, 22 et suiv.; une lettre de Fronton adressée à Cassius, *Ad amicos*, 7 (ed. Mai, p. 142); une monnaie de Cassius empereur, mais elle est suspecte.

doux, dévot et esprit fort, sobre et ivrogne, chaste et libertin, selon le besoin. Il avait eu en ce genre un illustre prédécesseur, Catilina, auquel il avait la franchise de se comparer. Il se raillait de Marc Aurèle, de sa mansuétude, poussée parfois jusqu'à la faiblesse, des abus qu'elle favorisait chez des subalternes trop estimés par lui ou placés trop loin de lui, de son pédantisme philosophique, des fortunes rapides faites sous lui par des intrigants de la philosophie; il l'appelait l'argumentateur (*διὰλογιστήν*), la vieille radoteuse de philosophie. « Ce Marcus Antoninus, disait-il, est un excellent homme sans doute; il fait le philosophe, il s'enquiert du juste et de l'honnête, des âmes, de la clémence, mais de la chose publique beaucoup moins... Pour se faire une réputation de clémence, il laisse vivre les plus grands scélérats. Malheureux empire! livré aux riches et aux amateurs des richesses! Son préfet du prétoire était un pauvre et un mendiant, il y a trois jours; le voilà riche tout à coup!... Mais peu importe! Que ces gens-là s'enrichissent tant qu'ils voudront; le trésor public en profitera! » Marc Aurèle, en effet, traitait l'empire comme sa famille, trop paternellement. Cassius eût traité l'empire comme son armée, où il avait rétabli la discipline, en faisant abattre des mains, couper des jarrets, et en attachant une vingtaine de condamnés tout le long d'un mât au pied duquel il faisait mettre le feu.

Cassius avait bien tort de railler la clémence de Marc Aurèle, car c'est à cette clémence qu'il devait la vie. Depuis longtemps Marc Aurèle avait été averti. Verus même autrefois, lorsqu'il était en Orient, lui avait écrit pour lui

<sup>1</sup> Lettre de Cassius à son gendre dans Vulcatius Gallicanus.



dénoncer Cassius. La réponse de Marc Aurèle avait été, non sans une certaine nuance de fatalisme, belle et généreuse, presque à l'excès : « Ta lettre, avait-il écrit, est d'un homme craintif; elle n'est pas d'un empereur, elle n'est pas de notre temps. Si les dieux ont destiné l'empire à Cassius, Cassius nous échappera; tu sais ce que te disait ton bisaïeul (Trajan) : « Nul n'a jamais tué son successeur. » Si les dieux ne lui ont pas destiné l'empire, il viendra de lui-même, et sans que nous ayons besoin de nous souiller d'une cruauté, se jeter dans le lacet fatal. Ajoute que nous ne pouvons mettre en accusation celui que personne n'accuse, et qui de plus, tu le dis toi-même, est aimé du soldat... Laissons-lui donc son honneur, d'autant qu'il est habile général, sévère, courageux, nécessaire à la république. Quant à ce que tu me dis, que je dois par sa mort pourvoir à la sûreté de mes enfants : périssent mes enfants eux-mêmes, si Cassius mérite plus qu'eux d'être aimé, et si la vie de Cassius importe plus à la république que celle des enfants de Marc Aurèle! »

Une dizaine d'années s'était écoulée depuis cette lettre, et les prévisions de Verus, comme aussi celles de Marc Aurèle, allaient se réaliser. L'éloignement de l'empereur dans ces périlleuses guerres de Germanie tenta Cassius. Le temps n'était pas si loin encore où les empereurs s'étaient faits dans les camps. La popularité de caserne que possédait Cassius était justement celle qui manquait le plus à Marc Aurèle. Celui-ci ne savait ni séduire le soldat comme César, ni l'exalter comme Trajan. Marc Aurèle au camp, c'était un sage qui par devoir s'était fait guerrier, mais qui n'avait pu se faire soldat. Il était juste, mais rien que juste; quand, après une victoire, les légions réclamaient

une libéralité extraordinaire: « Vous ne l'aurez pas, disait le prince; je ne pourrais vous la payer qu'avec le sang de vos pères et de vos frères. Je ne vous accepte pas pour mes juges. » Même quand il voulait leur parler d'une manière plus flatteuse, son langage était trop élevé; ses soldats ne l'entendaient point. Un jour qu'il avait harangué ainsi sans être compris, son préfet du prétoire Bassus, fort illettré lui-même, lui avait dit naïvement : « Les soldats ne te comprennent pas, ils ne savent pas le grec. »

Les troupes de Cassius n'eussent pourtant pas osé se révolter contre Marc Aurèle vivant. Cassius s'avisait de le faire mort, et, qui plus est, de le faire dieu, pour adoucir, disait-il, les regrets de l'armée. Il ajoutait que les légions de Pannonie, au milieu desquelles le prince avait expiré, l'avaient proclamé, lui Cassius, pour son successeur. Le mensonge réussissait, même en ce siècle où il n'avait encore ni journaux, ni fil électrique, ni agence télégraphique pour l'accréditer. Les légions de Syrie donnèrent la pourpre à Cassius (avril 175). Cassius avait même, a-t-on dit, un appui dans le palais et jusque dans la couche impériale : Faustine, qui voyait son mari s'affaiblir, son fils bien jeune encore, et qui ne voulait cependant pas cesser d'être *Augusta*, aurait secrètement suscité cette révolte en promettant sa main au futur César.

Et surtout, Cassius avait pour lui les sympathies de l'Orient. L'esprit oriental que nous avons vu s'insurger dans les idées, s'insurgeait cette fois dans les faits. Cassius eût devancé Élagabal. La Syrie et surtout Antioche, cette capitale de l'Orient, cette perpétuelle opposante, déjà disgraciée par Hadrien, se hâta de reconnaître un César né de



sa race. Un soi-disant prophète annonçait son triomphe<sup>1</sup>. Les Juifs révoltés sous Trajan, révoltés sous Hadrien, révoltés sous le doux Antonin lui-même, furent ravis d'opposer un compétiteur à cette dynastie adoptive qui avait été leur constante ennemie. Plusieurs rois, vassaux ou alliés de Rome, marchèrent avec Cassius. Le préfet d'Égypte, Flavius Calvisius, lui livra sa province, le grenier de Rome. Une fois de plus, le lien fragile qui unissait entre elles les deux parties de l'empire fut prêt à se rompre.

La nouvelle de cette révolte trouva Marc Aurèle en Pannonie. Il en fut troublé, et voulut la cacher aux soldats. Tous la surent bientôt. Il les harangua, ne reprochant à Cassius que son ingratitude, sans un mot plus amer. Il eût voulu, disait-il, qu'il lui fût possible de rendre le sénat juge entre Cassius et lui, et de plaider chacun leur cause devant cette assemblée. Du reste, ni le prince ni le rebelle ne s'adressèrent d'injures; ils semblaient se respecter mutuellement.

Il fallait pourtant combattre. Marc Aurèle se hâta de conclure la paix avec quelques nations barbares contre lesquelles on luttait encore. On appela au camp le jeune Commode et on lui fit prendre la robe virile, à l'âge de quatorze ans. On marcha sur l'Illyrie. Rome était tremblante, et le sénat, qui, au premier moment, avait déclaré Cassius ennemi public, commençait à s'effrayer de sa propre audace.

Mais la Providence sauva à l'empire cette épreuve, à Marc Aurèle la douleur d'une guerre civile. Quelque grande que soit la puissance du mensonge, il a cependant ses inconvénients, et le rhéteur Hérode Atticus le savait bien

<sup>1</sup> Dion, LXXI, 25.

lorsqu'il écrivait à Cassius ce seul mot : HÉRODE A CASSIUS : *Tu es fou*. Les soldats de Syrie finirent par savoir que Marc Aurèle n'était pas mort. Ils eurent des hésitations et des regrets. Pour y mettre fin (juillet 175), le centurion Antonius, passant à cheval à côté de Cassius, le frappa de son épée à la nuque, puis s'enfuit au galop. Cassius n'était pas blessé à mort, mais un officier subalterne l'acheva. Le préfet du prétoire de Cassius fut tué dans son camp; son fils Métianus à Alexandrie. On expédia à Marc Aurèle la tête de ce César manqué qui avait, dit un historien, rêvé l'empire pendant trois mois et six jours.

La révolte ainsi finie d'un seul coup, laissait à Marc Aurèle une tâche digne de lui, celle de la clémence. Ce n'est pas que les conseils de vengeance manquaient autour de lui. Faustine, complice ou non de la révolte, lui écrivait, alors qu'elle croyait encore Cassius vivant : « Poursuis sans pitié ces amateurs de révolte (*rebelliones*); s'ils ne sont pas écrasés, ils écraseront. Comme Faustine ma mère le disait à ton père (Antonin), à l'époque de la révolte de Celsus, sois pieux envers les tiens avant de l'être envers les étrangers. Commode est un enfant; Pompeianus, ton gendre n'est pas jeune et est à demi étranger... N'épargne pas des gens qui n'eussent épargné ni toi, ni mes enfants, ni moi, s'ils eussent été vainqueurs... L'eunuque Cecilius te dira quels propos tiennent sur ton compte, à ce qu'on prétend, la femme, les fils et le gendre de Cassius. » Mais Marc Aurèle répondait sans autrement s'émouvoir : « Oui, ma Faustine, c'est une sollicitude pieuse qui t'inquiète ainsi pour ton mari et pour tes enfants... Moi cependant, j'épargnerai et les enfants, et le gendre, et la femme de Cassius. Je vais écrire au sénat pour que les recherches